

THÉÂTRE • Dans l'étuve du Poche, à Genève, le metteur en scène Anne-Marie Delbart marie poètes et chansonniers et livre un hommage fervent à la vie et à ses fantômes

Des actrices draguent la Camarde en chansons

Quelle ferveur! Les lumières se sont éteintes, le temps semble suspendre son vol une fraction de seconde. Juste un battement, pour revenir d'un paysage intérieur et pour apercevoir encore dans un pli d'ombre les actrices et les musiciens de *Perdants magnifiques*. Puis la délivrance survient, timide d'abord, euphorique ensuite, comme pour jouir de l'émotion le plus longtemps possible. C'est un moment de fièvre partagée au Poche de Genève. Et le théâtre est alors de nouveau ce lieu rare où le transport s'éprouve collectivement.

La mort est un hôte de marque sur scène. Il faut donc du doigté, lorsqu'on prétend l'inviter. D'une telle sensibilité, le metteur en scène Anne-Marie Delbart en a souvent fait preuve dans les spectacles qu'elle a signés avec l'acteur Claude Thibert. Ici, elle a entraîné une belle équipe, trois actrices (Heidi

Kipfer, Marie Perny et Yvette Théraulaz) et trois musiciens (Arthur Besson, Lee Maddeford et Daniel Perrin) dans des cimetières plus gais que prévu. Ils ont voyagé à travers textes, évité les culs-de-basse-fosse et exhumé quelques spectres formidablement bavards et d'autres voix bien vivantes. *Perdants magnifiques* donne la parole au Berlinoise Karl Valentin et à Charles Ferdinand Ramuz, entre autres, et plus près de nous aux Français Roland Dubillard et Jean-Marie Le Clézio. Côté chanson, la troupe a pioché ses strophes à brûler l'âme chez Violetta Parra (*Gracias a la vida*), Jean Villard-Gilles (*Le Bonheur*) ou encore Dario Moreno (*C'est magnifique* remis au goût du jour par Jérôme Deschamps, le père des Deschiens).

Le butin étant riche, il fallait encore le faire fructifier. Là réside sans doute l'une des forces du spectacle. Plutôt que de compiler mollement les univers poétiques,

Anne-Marie Delbart a su rendre nécessaire le mariage textes-chansons, et suggérer des affinités électives entre des poètes a priori peu faits pour s'entendre. Les voilà donc frères d'armes et d'âme, dans leur tête-à-tête rageur avec la Camarde.

Mais la cohérence de la dramaturgie tient aussi à l'espace conçu par Gilles Lambert. Sur le rideau blanc qui accueille le public, une photo sépia montre six personnages, bérets vissés sur la tête, un accordéon posé à leurs pieds. Et voilà le tableau de famille escamoté, comme par enchantement. Apparaissent alors six acteurs qui viennent tout droit d'un passé soudain décomposé, pour livrer quelques états d'âme bien sentis. Marie Perny conte une histoire où les marins pleurent des larmes salées promises aux océans, Heidi Kipfer soupèse cette minute qui passe et s'enfuit avant de galoper sur les cadrans du paradis; quant à

Yvette Théraulaz, elle décline les sortilèges mauvais de la vieillesse qui rapplique sans crier gare.

Mais s'il y a bien éc(r)oulement du temps, il ne faudrait pas en déduire que la déprime guette. Non, cette recherche du présent perdu fait montre d'un sens aigu de la rupture, et lorsque la pression du spleen devient trop forte, les musiciens sont prompts à soulever le couvercle. C'est cet art de la respiration dramatique, cette façon aussi de déplacer, par une question sottise et essentielle lancée à la cantonade (genre: qu'est-ce qu'une vie réussie?), des blocs de pensée morte, qui hissent ces *Perdants magnifiques* tout près du paradis. Là où dire «je» est aussi une façon de dire «nous».

Alexandre Demidoff

«PERDANTS MAGNIFIQUES»,

Le Poche (Genève, tél. 022/310 37 59).

Jusqu'au 12 mai. Puis Lausanne,

l'Arsenic, du 26 mai au 6 juin.